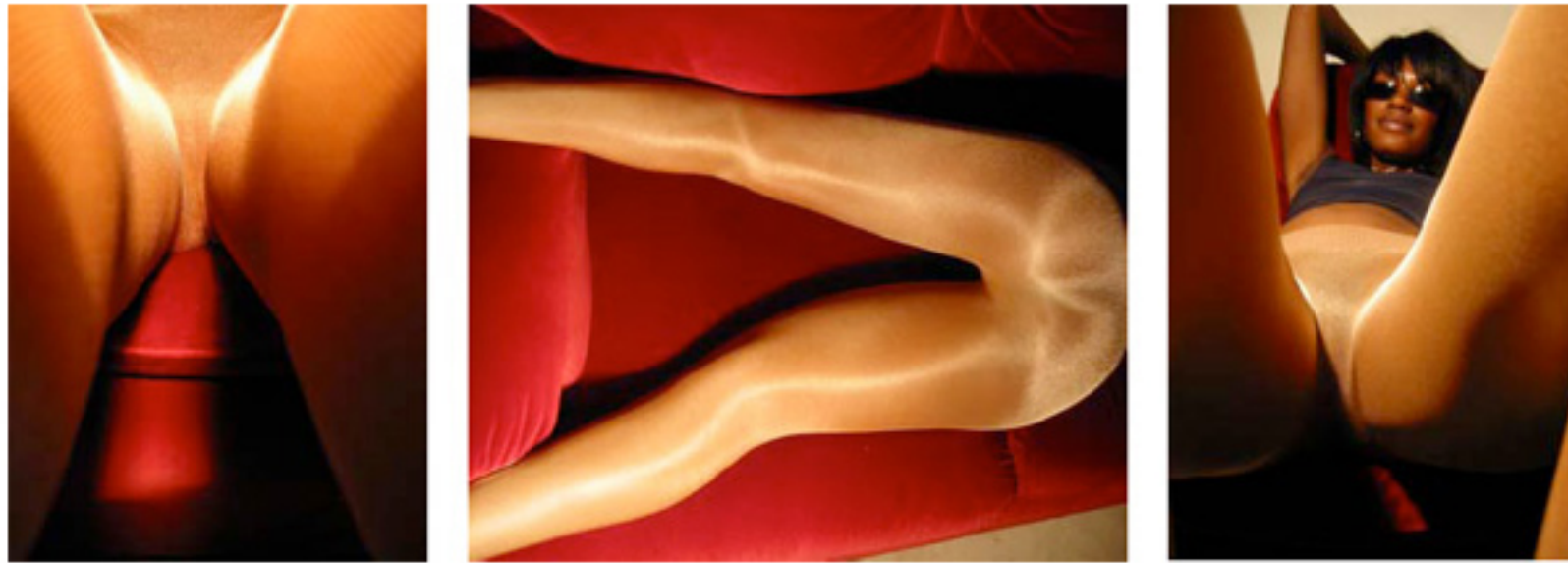


PHILIPPE CHEVALLIER OU L'ENQUÊTE "FILÉE"

par Jean-Paul Gavard-Perret

Philippe Chevalier : Photographies
du 6 au 29 mai 2010
[galerie Adler](#)

75 rue du Faubourg Saint-Honoré. 75008 Paris



Les photographies de Philippe Chevalier sont une source de perplexité systématique puisque l'érotisme est présent de manière paradoxale. Plus que le dedans, plus que la peau elle-même c'est l'étui (collants principalement) lui-même qui intéresse le photographe pour ses effets de volume, de brillance, d'induction. Certes les poses sont suggestives : le regard se déplace du corps faussement offert et ouvert vers la présence d'un ordre qui n'est plus seulement "originel" (si l'on reprend ce que Courbet entendait par là).

L'artiste crée volontairement un trouble particulier. Pourtant il feint de se donner pour "naïf" (jouant de son image jusqu'au bout) et prétend ne rien savoir de la photographie. Mais son « spontanéisme » (dit-il) n'a rien de naturel. Passant du polaroid au numérique sa cartographie du corps féminin oscille entre voyeurisme et exhibitionnisme d'un côté, entre chasteté et pudeur de l'autre. Chevalier pose le problème de la nudité et de sa feinte, du voile et de la monstration. Tout repose sur le registre de l'ambivalence dans des approches de plus en plus sophistiquées et portées jusqu'à un certain maniérisme. Celui-ci devient la stratégie esthétique nécessaire pour affronter le capiteux et le capiton, le dehors et le dedans. On frôle l'érotisme voire une sorte de pornographie « soft » au moment où paradoxalement le photographe ne cesse de décevoir le regard concupiscent et avide.

Le jeu de l'absence et du présent, du lointain et de la proximité force le regard à se « tordre ». L'œil est porté sur l'existant que Chevalier a soin de caviarder en donnant sa version chaude de ce que faisaient les culottiers du Pape. Moins il montre plus il montre, moins il cache plus il biffe dans un « ordo erotis » où la matière de rêve ne peut-être détruite par aucune possession pas même celle du regard puisque l'objet est retiré de la vue. De "l'épaisseur intime" (Gérard Paris) l'artiste laisse apparaître qu'un rempart. Celui-ci suggère autant qu'il voile en épousant ce qui est interdit. Aucune fracture n'est possible par cette facture qui émonde, élague biffe. Ce qui hante reste donc retiré de la vue au moment même où le corps s'expose, sexe-pose, grésille dans une feinte de lubricité.

L'art tient à ce jeu du leurre au carré voire au cube. Nous avons face à de telles poses tout le temps de regarder ce qui nous est retiré, ce qui nous manque. Nous subissons le leurre. Et le leurre du leurre puisque celui-là emporte tout de même vers la cachette qu'il est sensé gardé. Mais Chevalier ne cherche pas à théoriser son travail. Dommage pour lui : les maîtres de la critique plastique ne lui pardonnent pas. Comme s'ils avaient eux-mêmes peur d'être pris dans les mailles des bas qui galbent les cuisses. Le textile ne filant pas il contraint les pères la morale à se défilier face à ce qui se dérobe et qu'ils ne peuvent maîtriser comme s'ils ne savaient plus quoi en dire... Chevalier les enferme dans ses rites où le désir est chantourné. Mais s'ils avaient « des couilles » ils oseraient regarder d'un peu plus près. Car en une telle oeuvre le regardeur se retrouve près de la vie là où elle est la plus ouverte mais où l'œil ne peut voyager. Le très peu donne beaucoup et le beaucoup très peu. Et on a envie de dire à l'artiste : "Bien joué!" au moment où s'éprouve une joie enfantine et légère.

Par effet de "masque" ce travail est sauvé du pur érotisme comme de la fausse pudeur. Le photographe crée un univers de cristal qui sépare du monde le plus intime comme il le fait quasiment pénétrer. L'œil se fixe où le collant est collé. Pas question de détacher le premier du second et celui-ci de ce qu'il cache. L'habit fait la démonsse et le moine à la fois. Les cuisses en deviennent plus dorées et on aime encore plus leurs courbes tranquilles. Le monde entier est ici au moment même où il est confisqué. Au mieux l'homme caresse du regard : mais n'est-ce pas cela que les critiques moralisateurs de l'art ne peuvent plus supporter ? Montrer le confluent des cuisses leur paraît sans doute un péché. Mais cela a de quoi ravir l'artiste : il n'en demande pas plus.

En tenant l'objet du désir hors d'atteinte par effet de couture Chevalier fait repousser le fantasme comme du chiendent. Le vu et la caché s'homogénéisent loin de toute confrontation et pour une unité secrète au sein même de l'hymen du Nylon et de la peau. Créer n'est pas plus séparer, défaire qu'ouvrir et exhiber. L'union, la fusion chair et textile deviennent l'inverse de la « con-fusion ». Se cerne un mystère existentiel à travers un art qui seul est susceptible de lui donner formes et volumes. Nous sommes ravis devant cet objet que l'artiste ravi. Nous sommes au milieu d'un limon d'étoiles filantes et en territoire aussi interdit que suave. Le rouge du désir prend des couleurs chair mais par délégation. L'enveloppe fait le jeu ce qu'elle cache - ou presque pas. N'est-ce pas toujours comme ça que l'art, le "vrai" commence ? Que donc reprocher à de telles prises ? Ce ne sont pas des clichés mais des épreuves. Pour une fois on les espère en rêvant de passer par leurs mailles. Ne boudons plus notre désir.

Fatales

undillettante obsessionnel

PHILIPPE CHEVALLIER est un homme intéressant. Il cultive l'élégance de n'être pas là où on l'attend. On l'imaginerait volontiers collectionneur de papillons, entomologiste à ses heures perdues, ou alors féru d'halieutique, amateur d'eaux fortes fin XVII^e siècle. Perdu. Nous n'y étions pas du tout. Nous nous étions laissés abuser par le personnage, par l'acteur, tant le duo qu'il forme à la scène avec Régis Laspaules a imprégné nos esprits. Il faut laisser tomber le filet à papillon, la canne à pêche, les éditions rares, et remplacer le tout par un Polaroid et une lampe de salon halogène ! Les jeunes femmes sont les bienvenues... Un comédien présente son travail, mais pour une fois, il se livre complètement, et avance sans masque.

Dans l'encoignure d'une pièce, une femme allongée. Ses jambes sont repliées. On l'imagine en position fœtale. D'elle on ne sait rien, ni ce qu'elle ressent, ni ce qu'elle pense, réduite au statut d'objet, posée à terre, à l'angle d'un salon, d'un vestibule. Son visage est absent. Admettons qu'elle soit niée. Elle n'est presque plus une personne. Ses jambes, ses fesses brillent d'un éclat particulier, mordoré superbe et magique. La lumière joue sur elle, se répand, se rassemble et projette le spectateur dans une dimension inédite. L'ébauche de son sexe luit dans l'ombre, offert en même temps que soustrait aux regards, impudique mais terriblement dissimulé. Une frontière étrange nous sépare encore de cette inconnue soumise – car c'est bien d'une affaire de soumission qu'il s'agit – à la vision du photographe. Un collant **WOLFORD** dénué de couture. Le modèle **FATAL**. Un article rare. Un collector.

Appréhender, en effet... C'est peut-être pour cela qu'il affirme que ce qu'il ressent pendant les séances est plus important que le résultat. C'est toujours une évidence lorsque le dit résultat est de cette qualité, de cette intensité... Et lorsqu'il évoque une possible névrose, c'est aussitôt pour parler d'une totale félicité !... Pour le reste, Philippe Chevallier a le bon goût de ne pas théoriser son travail. Tout au plus se décrit-il comme un spontanéïste, comme un naïf. Il prétend ne rien savoir de la photographie. Simplement il laisse faire le hasard. Mais n'est-ce pas le propre de la photographie ? C'est aussi l'un des moyens les plus sûrs de reconnaître les véritables photographes : une façon très personnelle d'ordonner le hasard. Une affaire d'artiste.

STÉPHANE GUIBOURGE

Philippe Chevallier : un œil très collant

A chacun sa part d'ombre. Chemin parallèle, il avance, lentement, comme une seconde vie. Si le secret se mêle de vice, gare à vous ! jeune fille. Mais s'il devient danseuse, violon d'Ingres, il rejaillit enfin ; et sous sa plus belle forme.

Philippe Chevallier aime les jambes. Toutes les jambes. Mais il en rejette la peau. Non qu'elle lui déplaise, le dégoûte, mais il préfère l'imaginer, la deviner (la palper ?). Le désir naît de l'absence, tout le monde l'a dit ; et Chevallier danse sur cette corde sensible du péché inavouable, de la sensualité chaste.

Il est très chrétien, en somme, ce fameux comédien dont le duo formé avec Régis Laspalès fait depuis vingt ans les joies du théâtre comique. Son regard sur le corps humain – le corps féminin – est celui d'un esthète défiant ses fantasmes, d'un obsédé de la forme... hanté par le fond. De l'anatomie, il ne garde que le bas. Mais – soyons pédant et citons La Table d'Emeraude – « ce qui est bas est comme ce qui est haut et ce qui est haut est comme ce qui est bas ; par ces choses se font les miracles d'une seule chose ». Si bien que l'alchimiste Chevallier est en quête du grand œuvre par le truchement de son œil, de quelques modèles, et de nombreux collants.

Le collant, voilà le nœud de l'affaire...

Ici, foin de débauche anatomique à la Courbet, de lubricité, de voyeurisme. Seul existe le fétichisme d'un photographe ayant consacré des années de son temps libre à immortaliser des courbes.

Fesses, cuisses, mollets, genoux, saillies franches et coins sombres : ces photographies – d'abord au polaroid, aujourd'hui en numérique – proposent un atlas du corps féminin dont la topographie est la seule ligne directrice. Une ligne de fuite, mais une ligne pensante, troublante. Car l'érotisme de ces planches est autrement ambigu que celui d'un cliché de nu, aux teintes fades d'un corps trop bien nourri. Ici, le corps se fait géométrie, le fessier abstraction. Les couleurs chaudes, rouge et or, comme celles d'un boudoir Second Empire ou d'un bordel proustien, offrent aux collants des reflets gourmands d'où naît un désir de les goûters. Chevallier fait-il jaillir chez son public un fantasme cannibale ? Et pourquoi pas ! La pulsion est légitime, et ses photographies appétissantes. C'est bien le mot. Le désir n'est plus lubrique, il est gustatif. On en mangerait des fesses comme ça : rebondies, élégantes, à la fois roides et fragiles. Comme des bonbons interdits réservés aux jours de fêtes, qu'on découvre presque par hasard, par une indiscretion, dans un placard.

Et Chevallier, nous les offre, comme des médailles. Nobles et triomphantes, luisantes et raffinées. Par lui, elles deviennent l'œil du corps. Et les voici, aujourd'hui, pour nous, pour vous (pour elles-mêmes) sur un plateau.

Bon appétit.

Nicolas d'Estienne d'Orves

PHILIPPE CHEVALLIER

born in 1956

Everyone has got a dark side. Here we are bound to see the “negative” part of a person constantly under the spotlights. On stage, he’s performing comedies and is often acting the idiot one (*Ma femme s’appelle Maurice, Feydeau ...*) Now, adding a color to his rainbow, Philippe Chevallier reveals his taste for tights and astounds also us as a photographer. Quite far from his delirious performances on stage, the artist creates subtle erotic pictures. Another gift of his.

Philippe Chevallier likes legs, all kind of legs, but not the sensation of skin. The material chosen is silky nylon instead of flesh. Because the soft material is hiding skin, Philippe Chevallier lets the imagination run, and praises sensual chastity.

Desire appears in the absence, everybody says.

His look on the feminine body is aesthetical and obsessed by forms. From hips to feets, **Philippe Chevallier** is keeping only the lower part of the body. Buttocks, thighs, knees, calves : these anatomy zones, are like an atlas of the feminine body, allowing us to travell deep into the sensual world. Beyond the tights, an ambiguous body is drawn, half naked, half dressed. Abstracted forms emerge on the red sofa. Suddenly, no one knows who the thighs belong to. Mixed curves and angles create an exciting confrontation.

We can imagine him setting the scene calmly, letting the model finding her ease, making the light and then waiting. Waiting for something to happen. Then he suddenly takes the picture which is inspired by angels’ voices. And then like a love story, he is finding the right movements, the best angles and the rythm to cooperate.

The result is lovely, no trace of debauchery, no vulgarity.

The soft light emanating from the tights is just like heaven.

Personnal exhibitions :

- 2001, Galerie Serge Aboukrat, Paris
- 2002 : Galerie Janos, Paris
- 2005 : Galerie Bertin-Toublanc, Paris

Philippe Chevallier, 50 ans. Moitié d'un duo comique, il assume ses névroses, notamment son obsession de photographier des cuisses et des fesses, toujours en collant.

Ça lui fait une belle jambe

Une tête pointue de tortue, un nez en trompette, deux yeux ronds écarquillés, un sourire élastique jusqu'aux oreilles. Sur scène, cela déclenche l'hilarité, malgré l'absence de l'acolyte barbu, malgré des ficelles un tantinet usées. Philippe Chevallier, 50 ans dont la moitié de duo comique avec Régis Laspales, s'offre un extra solo sans pour autant s'aventurer hors du créneau populo. Tous les soirs, il claqué des portes et sort des amants du placard dans une classique pièce de boulevard.

L'après-midi, dans un appartement un peu défraîchi, c'est les mêmes mimiques ahuries, les mêmes calembours d'avant-guerre - «Vous faites fausse route, euh pardon, fausse route» - mais un discours plus inattendu. «La théorie freudienne du fétichisme est celle qui me parle le plus. Le fétiche protège de l'angoisse de castration.» A la main, Philippe Chevallier tient un cliché : des cuisses de femme en gros plan, enrobées d'un collant doré. Un extrait de son œuvre, son «obsession monomaniaque» : photographier des fesses et des cuisses, par au-dessus et par en dessous, sous tous les angles. Mais toujours en collants.

Voilà aujourd'hui vingt-cinq ans que Chevallier et Laspales écument les scènes. Une recette immuable - Régis en rustaud buté, Philippe en verbeux virevoltant -, un humour qui épuise le registre beauf franchouillard, un rythme de stakhanos - près de 300 représentations par an, «jamais de vacances». Voilà aussi vingt-cinq ans que, «en parallèle», Philippe achète des collants. Il interpelle des passantes et leur propose la pose, chez lui, sur son canapé rouge, sous sa lampe halogène. «J'ai eu très peu de refus, se réjouit-il. Je crois que ma figure rassure. J'aborde les femmes qui m'inspirent. Pas forcément les plus jolies.» Il a pris, au total, plus de 1 000 photographies. Il ne lui en reste que la moitié depuis qu'une ex, déroute par sa découverte, en a détruit 500 avant de disparaître. «Elle a vu ça comme quelque chose de dangereux pour elle, soupire-t-il. Pourtant, je ne couche jamais avec mes modèles.»

Philippe Chevallier aurait pu devenir médecin : «Ma vocation première, mais j'étais nul en maths.» Il aurait pu devenir créatif à succès dans la publicité, où il est un temps assistant. «J'étais bon, mais j'avais un problème d'adaptation forme, fond : des idées provocaient un look d'employé de la Sécurité.» Il aurait pu... Non, il n'aurait sans doute pas pu devenir danseur classique, même s'il se lance, à 24 ans, dans des cours intensifs. «Je m'intéressais à la littérature, à la peinture, au cinéma, et je ne comprenais pas l'émotion de la danse. Ça ne frustrait.»

Philippe Chevallier aurait pu devenir mar-



interrogé sur la théorie de la névrose et ça, je connais...» Il aurait préféré ne pas en parler, de ses névroses : «Je trouve indécent les gens qui racontent leur histoire personnelle en pensant que ça passionne tout le monde.» Mais elles ont fait irruption sans qu'on les sonne. Au début de l'interview, d'un coup, il se lève et, dix fois, vérifie la porte, ses clés, se met à compter. Il souffre de TOC, troubles obsessionnels compulsifs. Depuis son enfance, qu'il décrit pourtant comme «heureuse», choyée par une mère au foyer et trois grands frères, rythmée par les déménagements pour suivre la carrière du père (Rennes, Nantes, Nîmes). «Mes TOC font partie de ma vie, ils sont tout le temps là, sourit-il, à nouveau détendu. Quand je fais l'amour,

Philippe Chevallier en 5 dates

11 janvier 1956
Naissance à Redon.
1978
Travaille dans la pub. Propose à un client de photographier des cuisses de femme en collant. Se fait virer.
1981
Rencontre Régis Laspales.
1997
Découvre un nouveau collant, le Fatal.
2000

pondait à une question du professeur, «les élèves s'écroulaient de rire, alors que ce que je disais n'était pas du tout drôle». Il n'est donc pas devenu comique, il l'était. Il rencontre celui qui deviendra son inséparable en 1981, dans un cours de théâtre.

«On avait le même goût pour l'absurde», se souvient Laspales. «On avait eu les mêmes enfances, renchérit Chevallier. Lui, à 15 ans, au lycée Montaigne, était le seul à porter un pull-over tricoté par sa grand-mère. Moi, à 15 ans, à Nantes, le seul avec un pull tricoté par ma mère.» Ils partagent aussi l'impatience de réussir. Moins d'un an après leur rencontre, ils montent leur premier «two men show».

spectacles de sketches au Dejazet Café de la gare, au Palais des glaces l'Olympia... Jusqu'à la fin des années 90. Là, tandis que Philippe, couragé par Régis, s'ose à exposer photos collantées, ils passent à des pièces de théâtre : *Ma femme s'appelle Maurice*, *Monsieur Chasse...* «n'a jamais arrêté, un peu comme des tacheurs du rire, commente Philippe. Il fallait qu'on occupe le terrain n'était pas relayés par la presse.» Ce dédain médiatique fait partie de sujets sensibles. «On a tendance à nous assimiler à nos personnages, péquenauds misogynes, racistes et jadis. Alors que c'est justement qu'on dénonce.» Chevallier, aussi cialable que son partenaire est ours («4 amis, moi 2000»), a sans doute plus souffert de cet ostracisme. D'autant que certains journalistes, séduits ou pervers, ont voulu hiérarchiser les talents. Le monolithe barbu en est sorti grandi, l'agité fin s'est vu traiter de pâle faire-val. «Philippe fait partie des clochards, qui valorisent ceux avec qui jouent», dit Francis Perrin, qui le rejoint en scène actuellement. «Il est si douteux, moins facilement identifiable, plus polymorphe, acquiesce Jean-Luc Moreau, qui a mis en scène le duo. Reste qu'il a une personnalité très riche et complexe.»

Il y a quelque temps, Philippe Chevallier a découvert un nouveau modèle de collants. «Le Fatal, de Walford, dit-il avec des vibrations dans la voix. Il n'a aucune démarcation, accentue l'ambiguïté que je cherche, le côté à la fois offert, à la position, et en même temps lisse, qui ne peut pas pénétrer.»

Quand il décolle de ses collants, le comique se passionne pour le ciné (Grangier, Duvivier, Audiard) et pour l'histoire politique, mais ne vote jamais. «Écœuré» par des gouvernants «bridant l'initiative sans garantir la justice sociale». Il jouit d'une hypotrophie de la mémoire qui lui fait mêler, pêle-mêle, des passages entiers de Sartre, Céline, Valéry, de Gaulle. Dans l'entrée de son appartement, on croise sa compagne, une très belle jeune femme antillaise qui s'écroule discrètement. Il s'avoue «pas franchement perturbé» en matière conjugale. «Avec Régis,

«Quand je fais l'amour, je me demande si j'ai bien fermé la portière de ma voiture.»

on a un peu sacrifié nos vies privées,» paternité ne le titille pas. «A 50 ans, je me sens pas encore prêt.» Côté projet évoque plutôt de nouvelles aventures avec son comparse, dont il ne s'imagine jamais longtemps séparé. Rien d'encore très précis. La chose dont il est le plus sûr : finalement, est-ce qu'il continuera à photographier des femmes en collants. «Il y a toujours de nouvelles poses, c'est infini. L'

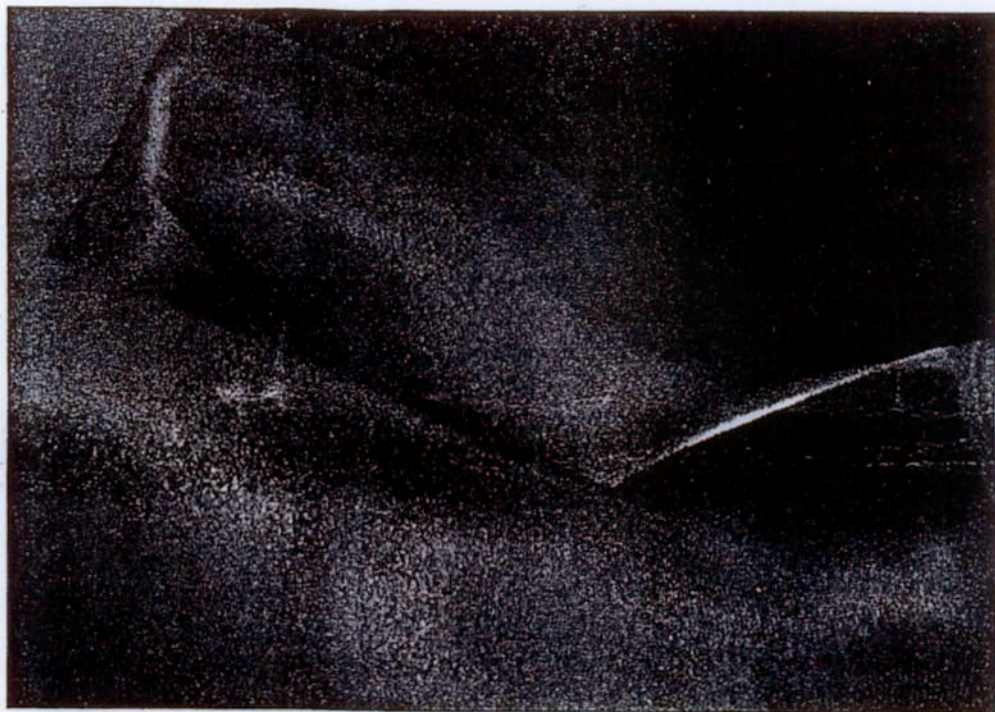
EXPOSITION *La surprenante passion d'un comédien*

Les collants érotiques de Chevallier

Florence Chédotal

Au départ, une simple affaire de collants. A l'époque, Philippe Chevallier, en attendant de connaître le succès grâce à son duo avec Régis Laspalès, travaille dans la pub. « Pour une marque de collants, j'avais l'idée de mettre en scène des femmes grosses, rendues belles par un collant qui gagnerait jambes et fesses », se souvient le comédien. On lui rit au nez. Il abandonne la pub, mais pas son idée.

Vingt ans plus tard, il expose une centaine de ses photographies dans la galerie Serge Aboukrat, place Furstemberg, à Paris. Les collants sont là, opaques et mordorés sous la lumière souvent brutale d'une lampe halogène. Après la perte d'une collection de 600 photos – « volée par une femme » – avoue-t-il –, Philippe Chevallier en profite, ces cinq dernières années, pour « affiner ses idées » en même temps que ses modèles qu'il choisit au hasard de ses rencontres. Et puis il y a eu la conquête du Lycra par le collant. Sans couture,



Philippe Chevallier expose une centaine de ses photographies. (DR.)

modèle « Fatal ». « Il permet ainsi un galbe complet, exhaustif », commente l'ancien publicitaire en arrondissant la paume de ses mains.

Car il s'agit bien de galbe et

de rondeurs dans cette exposition. Fesses rebondies, presque offertes, cuisses lascives et ouvertes... sur un « sexe voilé » de Lycra. « Ce qui m'intéresse, c'est ce paradoxe du voile et de l'exhibition. C'est montrer en cachant. On explore quelque chose à fond, mais on reste dans la forme. On n'y pénètre pas. Pour moi, c'est cela qui est érotique chez une femme, ce côté lisse, rond comme un fruit. » L'artiste, qui travaille uniquement au Polaroid, cet « appareil magique », prétend « raisonner en termes d'envie et de fantasmes. » On l'avait compris.

Parlez-lui de femme réifi-

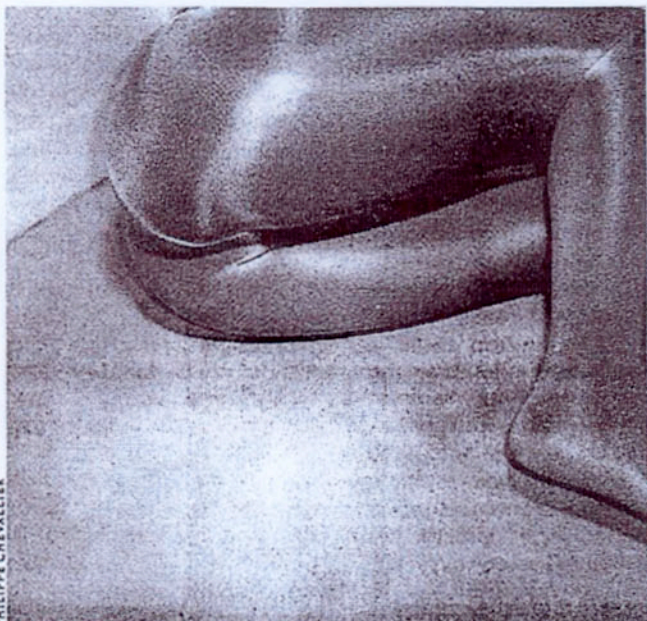
pond, d'un air candide, « déification ». Puis tempère : « Réifiée... ce n'est pas faux. Mais c'est aussi une preuve de désir et d'amour. Et puis en quoi le visage d'une femme serait-il plus noble que ses cuisses ou ses fesses ? » Et derrière tant de corps soumis et de chair gainée dans du Lycra, n'y a-t-il pas un rêve de femme domptée ? « Bien sûr... », concède le comédien, alors qu'il essaie en vain de dompter ses cheveux depuis une demi-heure. « Mais ce n'est pas très original, à vrai dire, comme rêve. »

PHOTO. Depuis vingt ans, le comique Chevallier est fasciné par les moirures des jambes féminines.

Un garçon très collants

Ces sont des petites photos – des Polaroid – présentées dans une toute petite galerie sur une des plus petites places de Paris, en bordure de Saint-Germain-des-Prés. Pourtant, l'ensemble ainsi exposé représente un grand pas pour son auteur, que l'on découvre sous un jour pour le moins inédit et inattendu. Philippe Chevallier n'était jusqu'à présent identifié que sous la fonction d'artiste comique, moitié insécable du tandem Chevallier/Laspalès qui fait depuis des lustres les beaux soirs du café-théâtre (avec, actuellement, une incursion chez Feydeau). Or, il convient désormais de lui faire porter une deuxième casquette: photographe a-mateur. Une toquade longtemps demeurée secrète qui l'occupe pourtant à intervalles réguliers depuis vingt ans, avec un sujet parfaitement fétichiste à la clé: les collants... et celles qui les portent.

Agence de pub. Tout a commencé en pleine movida tricolore, au début des années 80. Philippe Chevallier travaille comme assistant stagiaire dans une agence de pub. Lors d'un brainstorming pour un client qui vend des collants, «j'ai suggéré que l'on montre en gros plan des photos de femmes un peu fortes, plutôt que des mannequins. Juste les fesses et les jambes, de face, de dos, de profil, avec de belles couleurs». La préconisation capote, mais l'idée fait son chemin dans l'esprit de celui qui l'a formu-



Philippe Chevallier prône la suggestivité et respecte l'anonymat.

lée. Un Polaroid Kodak en poche, Philippe Chevallier, qui est devenu, entre-temps, une vedette de la télé via le Petit Théâtre de Bouvard, cherche des proies consentantes; copines ou inconnues de passage («plutôt des belles nanas, avec un penchant pour les Blacks, à cause de leurs fesses merveilleusement rebondies») à qui il demande de poser.

Le taux d'échec est faible. L'activité, quasi ritualisée: «Une vingtaine d'images par séance, qui dure environ une heure et demie, deux heures. Au début, je travaillais avec un abat-jour ou deux lampes, puis un halogène. Le modèle doit être le plus passif possible. Mais je suis très attentionné. La séance est réussie lorsqu'il y a une communion d'idées toute

simple, un échange tacite. Je ne parle pas, mais j'aime sentir la chaleur, celle de la lumière, celle du corps photographié et celle que je dégage en concentrant mon attention.»

Rejet du bas. Si on lui parle réification de la femme, Philippe Chevallier oppose «déification», «sublimation» à travers le collant.

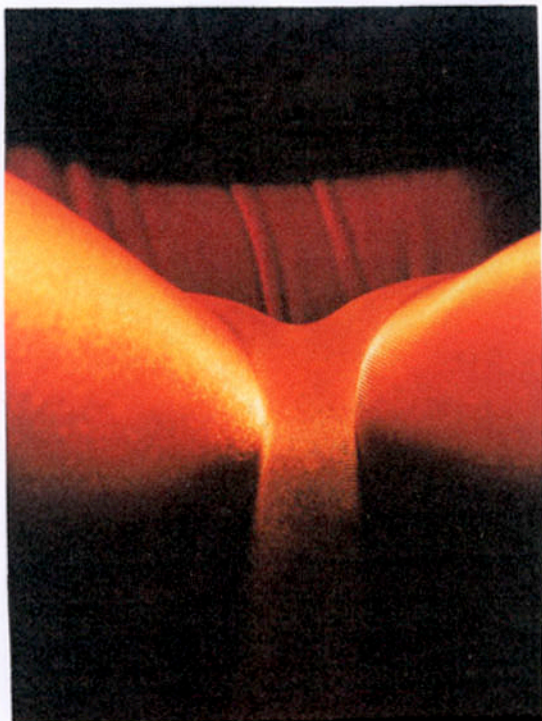
«Je veux tirer la quintessence de ce qu'est l'érotisme, par opposition à la pornographie. Mon impulsion est primitive, capiteuse, ludique, obsessionnelle, libidinale.» Philippe Chevallier ne parle pas de la femme, mais j'aime sentir la chaleur, celle de la lumière, celle du corps photographié et celle que je dégage en concentrant mon attention. Si on lui parle réification de la femme, Philippe Chevallier oppose «déification», «sublimation» à travers le collant. «Je veux tirer la quintessence de ce qu'est l'érotisme, par opposition à la pornographie. Mon impulsion est primitive, capiteuse, ludique, obsessionnelle, libidinale; et le collant me fascine en ce sens qu'il cache et souligne à la fois les fesses et le sexe. Le collant est une barrière et une... ça va au plus profond de l'innocence mais n'ouvre aucune porte, symbolisant même l'entêtement.» De là, on l'aura deviné, un rejet catégorique

du bas, pourtant ordinairement placé très haut dans le bréviaire des fantasmes masculins. «Pour moi, c'est un tue-l'amour. Il coupe la jambe, rompt ce qui est harmonieux: cette continuation, des orteils à la ceinture, d'une seconde peau moulante, gainante, qui évoque un bronze de Maillol, le lissé d'Ingres et le trait de Rouault.»

Anonymat. Au début des années 90, Philippe Chevallier voit la quasi-totalité de sa quête réduite à néant par une amie qui lui vole ses 700 photos amassées. Son obsession rejaillit néanmoins, quelque temps plus tard, lorsqu'il tombe en arrêt devant une vitrine présentant un collant révolutionnaire de la marque Wölford: «Sans démarcation, la chose dont j'avais toujours rêvé.» L'exposition actuelle s'en tient donc aux travaux de ces cinq dernières années, «avec ce nouveau matériau qui m'a permis d'affiner mon point de vue».

Cadrant exclusivement la partie inférieure du corps, Philippe Chevallier joue avec l'irisation de la matière, la chaleur des tonalités, la brillance de la texture, prône la suggestivité et respecte l'anonymat. La centaine de Polaroid montrés concerne au total sept modèles, dont un rémunéré, le seul en vingt ans. Quatre Blanches et trois Noires, que l'auteur se dit bien incapable d'identifier sur la plupart des images. Mieux vaut à sa manière gaibée («la vue, le toucher, l'ouïe, j'oserais presque parler de trois autres sens»), il assure même ne plus avoir le moindre souvenir du visage de deux des filles ainsi saisies.

GILLES RENAULT



Philippe Chevallier
Photographie

PARIS : OBSESSION

*Galerie Janos - Tél : 01 44 07 10 60
Jusqu'au 31 décembre 2002*

Depuis 20 ans, Philippe Chevallier photographie des jambes de femmes... en collants. Pourquoi faire disparaître la peau sous des collants synthétiques ? Parce qu'il préfère la suggestion, le fantasme de la peau, l'étreinte des matières aux couleurs chaudes, rouge et or. Comme l'exprime si joliment Nicolas d'Estienne d'Orves : "Chevallier danse sur cette corde sensible du péché inavouable, de la sensualité chaste [...] Car l'érotisme de ces planches est autrement ambigu que celle d'un cliché nu, aux teintes fades d'un corps trop bien nourri". La galerie Janos nous présente une quarantaine de tirages photographiques tout en volutes sensuelles.